

—Oh ! lis-je, cela se passera. Il a encore les mœurs de la campagne. Mais je lui ferai comprendre.

—Oui, approuva le portier, faites-lui bien comprendre... ou vous auriez congé.

Mon portier sortit et je me dis :

—J'aurais mieux fait de prendre un lapin. Cependant, sur son perchoir improvisé, Brennus s'était réveillé aussi. Il avait paru écouter le portier, et avait maintenant l'air réfléchi. Sentait-il l'inconvenance de sa conduite ? Je ne pus le croire longtemps. Il se dresse, bat des ailes, étend le cou et, de nouveau, son cri retentit. Je ne le laisse pas achever ; je cours sur lui avec un geste de menace ; il s'effraie, s'envole par la chambre. Je le poursuis. Alors, affolé, il heurte, renverse tous les menus objets qu'il rencontre. Je vais l'atteindre ; mais la pendule recouverte d'un cylindre se trouve sur son passage et patatras ! tout cela tombe et se brise sur le carreau ! Je m'écrie : Maudite bête ! Enfin je le saisis ; je cours à la fenêtre, je l'ouvre et je précipite le volatile au dehors.

Mais à peine ai-je refermé que j'entends au-dessous de moi une voix de femme s'exclamer : Ah ! mon Dieu ! En même temps un cliquetis de choses qui se brisent éclate sur le pavé de la rue. Puis c'est une clameur qui du dehors gagne l'intérieur de la maison. Les portes s'ouvrent ; des pas montent l'escalier, et de nouveau on frappe chez moi.

J'ouvre et je me trouve en présence d'une dizaine de personnes, qui gesticulent, crient à la fois, parlant de coq enragé, de vases brisés, de carreaux cassés. Je parviens à comprendre ce qui est arrivé ! Mon coq, mal habile au vol, s'était, de ma fenêtre, abattu sur celle de ma voisine, où se trouvaient des vases en porcelaine remplis de fleurs, qu'il avait culbutés. Lesdits vases en tombant dans la rue avaient rencontré le dos d'un vitrier ambulant muni de sa fragile marchandise, et le tout avait été brisé. L'une me réclamait 6 francs pour ses vases ; l'autre 10 pour ses vitres. Consta-

—Eh bien ! marchez à quatre pas devant nous, et surtout n'essayez pas de fuir.

Et l'on me poussa dehors après m'avoir débarrassé de Brennus, ce qui, au moins, me fut une consolation dans ma douleur.

Heureusement, le commissariat n'était pas fort éloigné ; et bientôt nous y entrâmes tous trois, ou plutôt tous quatre : car Brennus comptait bien pour un.

Quand le commissaire eut été informé de l'affaire par les agents et que j'eus répondu à ses questions sur mon nom, mon domicile, la provenance du coq, etc., etc., il dit à un de ses commis :

—Allez à l'adresse indiquée et prenez tous les renseignements nécessaires ; puis au retour, amenez-moi M. Boniface.

L'employé fut bien une demi-heure absent. Brennus avait été déposé dans un angle du bureau avec un escabeau par devant et un autre au-dessus.

Il ne chantait plus, l'infâme ! mais, tandis que moi j'étais là sur le banc des prévenus, son caquetage continu m'horripilait comme un rire moqueur.

Enfin l'envoyé reparut en compagnie d'un gros homme portant un tablier blanc à bavette et un crayon planté derrière l'oreille : ça ne pouvait être qu'un épicier.

Monsieur Boniface, dit le commissaire à ce dernier, reconnaissez-vous ce coq ?

M. Boniface alla déplacer les escabeaux, et fut bien dix minutes à examiner Brennus de face, de dos, de profil.

—Eh bien ? fit le magistrat qui avait eu le temps d'entendre le rapport de son envoyé et qui s'impatientait.

—Eh bien ! Monsieur le commissaire, répondit le digne M. Boniface, je ne peux pas arriver à le reconnaître : le coq qu'on m'a pris était blanc et celui-ci est rouge.

Le commissaire se tourna vers moi :

—Monsieur, me dit-il, comme d'autre part les renseignements pris sur vous sont excellents, vous pouvez vous retirer.

Déjà j'étais à la porte, quand ces mots éclatèrent derrière moi comme un coup de foudre :

Et votre coq ?

Je revins consterné.

Ah ! Monsieur, si vous vouliez bien le permettre, je le laisserai entre vos mains comme don à l'Assistance publique.

Le commissaire ne put s'empêcher de sourire.

Cela n'est pas notre affaire, dit-il. Prenez-le et allez-vous-en.

Il le fallait ! Je le pris et je m'en allai.

Qu'allais je faire !

Le ciel à la fin me prit en pitié. A deux pas de moi, j'aperçus une bouche d'égoût grande ouverte. L'homme qui venait d'en soulever le tampon allumait sa pipe, le dos tourné pour s'abriter du vent. Je ne fais ni une ni deux, j'allonge le bras, et je précipite Brennus dans l'orifice béant. Il jeta un cri ; l'homme se retourna ; je me sauvais comme un fou ! Rentré chez moi, je récapitulai mes frais : quatre-vingt-dix francs de pendule ; six francs de vases ; dix francs de vitres ; plus le prix de mes deux cartons de loterie. Tout compte fait, mon coq m'avait coûté cent six francs dix centimes.

C'est une fantaisie que je n'aurai plus.

DÉNIS LANGAT.

COMME AU KLONDYKE

Monsieur (soufflant et suant sous le lit). —Aïe... aïe... ie...

Madame. —Que fais-tu donc là, Georges ?

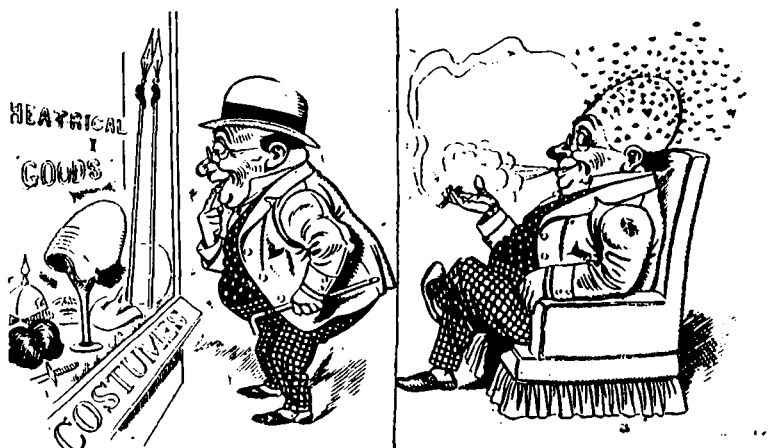
Monsieur. —Je creuse pour trouver de l'or. La poussière a un pied d'épaisseur ici, et mon bouton de chemise est au fond.

PAS DROLE, EN EFFET

Le curé (solennellement). —Je sympathise de tout cœur avec vous, madame, dans votre affliction, mais vous ne devez pas ainsi vous abandonner à votre chagrin. Il faut savoir chercher des motifs de consolation.

La jeune veuve. —Mais qui voudrait dorénavant épouser une malheureuse femme avec trois enfants ?

LE TRIOMPHE DE DÉPLUMÉ (Suite et fin)



III
...Tiens, voici un de ces crânes chauves que les comédiens portent sur la scène. Je vais essayer cela ; ça doit être excellent !...

IV
...A la bonne heure ! voilà qui est absolument confortable. Je parie que ces mouches là pensent se promener sur le crâne d'un prince des Mille et une nuits.

I
Mr Déplumé. — Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! Ces affreuses mouches vont sûrement me rendre fou. Il n'y a pas, je m'achète une perruque aujourd'hui même...

II
...Cette perruque les tient éloignées de mon crâne, oui, mais on dirait maintenant qu'elles veulent choisir ma figure comme lieu de promenade !...

tations faites des dégâts, je dus tirer 16 francs de ma poche. Hélas ! si encore j'avais été débarrassé de mon maudit coq ! Mais ma voisine dit :

—Votre coq s'est blotti dans un placard où je l'ai enfermé. Venez vite le reprendre, et ne le lâchez plus.

Je le repris, mais cette fois je ne le ramenai pas chez moi.

J'avais assez, j'avais trop de sa société ! Je descendis dans la rue, et, à quelque distance, j'entraî chez un rôtisseur.

—Monsieur, lui dis-je, voulez-vous m'acheter un coq ? Je vous le donnerai au prix qu'il vous plaira : pour 1 franc, pour 10 sous, si vous voulez.

Le rôtisseur me regarda d'un drôle d'air ; puis me dit enfin :

—Attendez un moment.

Il passa dans son arrière-boutique, parla à quelqu'un, sa femme, sans doute, qui traversa la boutique et sortit en courant.

—Ainsi, reprit-il, vous me donneriez ce coq pour dix sous ?

—Oui, répondis-je ; car il me gêne et je tiens absolument à m'en débarrasser.

En ce moment la femme rentrait, suivie de deux gardiens de la paix.

—Messieurs, leur dit le rôtisseur, voici monsieur que je ne connais pas qui me propose un coq pour dix sous. Cela me paraît suspect d'autant plus que cette nuit on a volé des volailles dans le quartier. Voyez ce qu'il y a à faire.

Les agents me toisèrent des pieds à la tête.

—D'où tenez-vous ce coq ? me demanda l'un d'eux.

—Hé ! messieurs, m'écriai-je, je l'ai gagné pour deux sous à la fête de La Villette.

Et je commençai le récit de ma mésaventure.

—Bon, bon ! interrompit l'agent, tout cela ne prouve rien. Vous vous expliquerez chez le commissaire.

—Comment ! vous allez m'emmener comme un voleur !

—Allons, suffit ! et suivez-nous !

—Ah ! Messieurs, je vous en prie, ne m'infligez pas cette honte... Que je n'aie pas l'air d'un malfaiteur !

Si vous toussiez prenez le - - - BAUME RHUMAL